

DS N°3 – LETTRES – CORRECTION

D'un siècle à l'autre, les mouvements culturels et littéraires se sont succédé¹, en proposant des vues artistiques parfois fort divergentes, le plus souvent déterminées par des critères aussi variés que le contexte historique et social de l'époque ou encore que la vision du monde, de la littérature et de la langue dispensée par les écrivains. C'est la raison pour laquelle Louis Calaferte, auteur français de la deuxième moitié du XX^e siècle, se trouve tout à fait désarçonné par les enjeux esthétiques et le style du Classicisme, mouvement culturel et littéraire du XVII^e siècle. C'est en ces termes que Calaferte exprime son antipathie envers le mouvement classique : « *J'en ai assez des nourritures fades. L'art est violence. L'art est arrachement. Avec toutes ses qualités, le classicisme est tout ce qui, à présent, m'ennuie féroce. Je me délecte mieux au cri qu'au murmure ; mieux à la sincérité de l'âme qu'à l'habileté virtuose, mieux à la vie sanguine qu'au velours des mondanités.* » On remarque d'emblée que c'est l'ennui qui habite Calaferte à la lecture des « nourritures » classiques, c'est-à-dire des textes du XVII^e siècle, estimant leur style « fade », sans goût donc sans attrait ou sans force. Ce constat désabusé laisse place à une définition très brève de ce qu'est l'art selon Calaferte : l'usage des termes « violence » ou « arrachement » indique parfaitement, grâce à leur intensité sémantique, que l'écrivain, comme le lecteur, doit faire éprouver, ou éprouver lui-même une souffrance, une douleur pour être touché par une œuvre artistique. Calaferte déploie enfin cette dichotomie qui structure son propos sur le Classicisme : il y a aurait, d'une part, les œuvres sages, discrètes, faites de « murmures », d'« habileté virtuose » ou encore du « velours des mondanités », et, d'autre part, les œuvres mordantes, dont les cris (l'écrit ?) seraient transcription fidèle de la « sincérité de l'âme » ou encore d'une « vie sanguine », c'est-à-dire faite d'émotions fortes, de passions, de corps. Il semble néanmoins que Calaferte reconnaisse – ou reconnût (« à présent ») - des « qualités » au Classicisme : ainsi est-il possible de supposer qu'une part du Classicisme, celle directement héritée du mouvement qui le précède, à savoir l'extravagant Baroque, n'use pas du « murmure » ou de l'« habileté virtuose » comme une fin en soi et pour soi. Autrement dit, le Classicisme n'est-il pas « murmure » pour mieux faire entendre son « cri » ? N'est-il pas « virtuose » pour mieux aiguïser ses idées ? Pour répondre à cette question, nous verrons dans un premier temps que le Classicisme est bien l'art de la litote et le mouvement de la Raison, pour émettre l'idée, dans un deuxième temps, que le Classicisme dissimule peut-être, selon une expression populaire, le feu sous la glace.

Le Classicisme est autant art de la litote que mouvement de la Raison : la codification de la langue, les règles littéraires ou encore l'idéal de l'honnête homme vont venir ici le prouver.

On comprend tout d'abord que la « fadeur » et « l'habileté virtuose » reprochées par Calaferte au Classicisme correspondent sans nul doute aux règles littéraires et autres codifications de la langue qui rendent tout « cri », toute « violence » littéraires presque impossibles car réprimés. Seuls la litote, c'est-à-dire l'expression tempérée d'une idée ou d'un sentiment, ou encore l'euphémisme, grâce auquel on adoucit une réalité dont l'expression directe aurait eu quelque chose de brutal, sont les traits de style les plus prisés du Grand siècle. On peut penser ici, en guise d'exemple, aux nombreux arts poétiques, et notamment à celui de Nicolas Boileau, qui fleurissent au XVII^e siècle et qui cherchent à guider les écrivains dans leur travail et leur style. Pour Boileau, la clarté est signe de talent et le mot doit être parfaitement choisi pour révéler le sens du texte. Voici où Calaferte veut en venir : à force d'être manœuvrées, pensées, soupesées, où se trouvent *in fine* la spontanéité du style et la « sincérité » du trait ?

De plus, l'idéal de « l'honnête homme », forgé par les intellectuels du XVII^e siècle pour tenter de définir la perfection dans les « mondanités », exige une attitude mesurée, pondérée, réfléchi : en

1 Pour les verbes pronominaux pouvant accueillir un COD, comme pour les phrases avec le verbe avoir, le COD « se » est placé avant le verbe, il y a donc accord du participe passé avec ce COD (qui est la même personne que le sujet). Mais il y a des exceptions, comme les verbes pronominaux qui ne peuvent pas avoir de COD : dans ce cas-là, aucun accord n'est requis (se complaire, se déplaire, se plaire, se rire, se parler, se ressembler, se succéder...)

somme, la litote appliquée à un *ars vivendi*. Si l'apparence de l'honnête homme est parfaitement maîtrisée, sa pensée et sa parole ne le sont pas moins. Cette dernière s'apparente donc bien plus au « murmure » exhalé qu'au « cri » poussé. C'est justement ce qu'Alceste, le personnage du *Misanthrope* de Molière, reproche à l'honnête homme, et donc à son meilleur Philinte : le souci raisonnable de bien paraître et de bien parler côtoie forcément, pour un être « sanguin », l'hypocrisie. Si la vérité doit être filtrée pour le Classicisme, elle doit être assénée pour Calaferte, seul signe de la « sincérité de l'âme » selon lui.

Cependant, considérer le Classicisme comme un mouvement culturel et littéraire essentiellement bridé par des règles austères, régi exclusivement par le souci de la mesure et de la Raison serait réducteur : il faut à présent se pencher sur les nombreuses « qualités » du Classicisme, car la litote, n'est-elle pas l'art de dire le moins pour signifier le plus ? Dans ce cas, pourquoi user de « l'habileté virtuose » pour dissimuler le « cri » ? Rappelons-nous ce passage de l'*Art poétique* de Boileau : « Surtout, qu'en vos écrits la langue révérée / **Dans vos plus grands excès** vous soit toujours sacrée. » Point de mesure, ni de murmure : sacraliser la langue n'est pas pour Boileau l'entraver.

Ainsi peut-on supposer qu'il y a bien, contrairement à ce qu'affirme Calaferte, du « cri » et de la « vie sanguine » dans le mouvement du Classicisme qui dissimulerait alors, selon l'expression populaire, le feu sous la glace. C'est la passion amoureuse et la dénonciation des travers du pouvoir et des hommes qui nous serviront ici d'arguments.

Paradoxalement, la raison prônée par le Grand siècle interroge de manière récurrente, dans la littérature comme dans les arts, la passion amoureuse dans ses manifestations les plus « violentes » et les plus « sanguines », pour reprendre les termes de Calaferte. Derrière le « velours des mondanités » se cache l'amour fou de la princesse de Clèves pour le duc de Nemours, derrière les murmures du palais de Trézène s'étouffent les cris d'une Phèdre obsédée par son beau-fils Hippolyte. Ce n'est pas un hasard si l'on considère *La Princesse de Clèves* de Mme de la Fayette comme le premier roman psychologique de la littérature française, ce n'est pas un hasard non plus si on a longtemps estimé que Racine, dans sa *Phèdre*, détournait la règle des bienséances en faisant agoniser son héroïne sur scène. Ce deux textes littéraires, dans deux genres différents, proposent un arrangement – certes, pas encore un « arrachement » comme le souhaite Calaferte – avec les règles du Classicisme. Ces deux auteurs montrent que le « murmure » de la règle formelle peut tout à fait côtoyer le cri de l'émotion qu'il transcrit.

Enfin, sous la glace des bienséances et des « mondanités » peut tout à fait se cacher, au XVII^e siècle, le feu de la dénonciation, le cri de la sincérité de la part d'écrivains moralistes soucieux de montrer aux hommes quels qu'ils soient leurs travers et leurs excès. Bien que peu connue, la fable de La Fontaine intitulée « Le Renard et le Buste » fait preuve d'une audace de ton peu commune à cette époque : si elle use, comme à l'accoutumée chez La Fontaine de la personnification d'animaux fort reconnaissables, elle dénonce sans demi-mesure et sans murmure l'artificialité – et la bêtise – des Courtisans de Louis XIV, dans un dernier vers efficace : « Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. » Ce « il » est autant le Renard que le fabuliste qui lève le voile de « velours des mondanités » du Grand siècle pour dévoiler leur vacuité...

En définitive, si l'« ennui » éprouvé par Calaferte à propos du Classicisme se comprend surtout quand il est question de la réglementation formelle des œuvres classiques et de l'art de vivre mesuré prôné par les aristocrates de l'époque, il semble cependant possible de se « délecter » de certains textes littéraires de ce siècle jouant sur les différents pôles (forme/fond, raison/passion, litote/hyperbole) que Calaferte souhaite à tout prix temporellement opposer. On pourrait alors se demander, à l'inverse, si le XX^e siècle s'est totalement affranchi, comme semble le supposer Calaferte, de fadeur murmurée ou de virtuosité stylistique...